

## TRAITS DIVERS.

IL N'Y A PAS PRESCRIPTION CONTRE LES DETTES DU CŒUR.—Dernièrement, un homme à la tournure distinguée, aux cheveux gris et aux manières élégantes, entra dans la salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice de Lyon, et, s'adressant à un groupe d'avocats qui causaient d'affaires, les pria de lui donner l'adresse de Me P. . . . père, avocat.

L'un d'eux lui répondit que Me P. . . . n'était plus de ce monde, et que, par conséquent, il n'était plus au tableau des avocats.

—Néanmoins, répliqua l'étranger, je tiens beaucoup à le voir, ou du moins ses héritiers ; j'ai des raisons majeures. Il y a trente ans, je lui demandai une consultation qui m'a porté bonheur, et je ne la lui ai pas payée. J'ai à cœur de payer cette dette ; elle me pèse sur la conscience.

Puis, mettant sa main dans sa poche, il sortit une pièce de 20 francs, et ajouta :

—Je voudrais bien faire parvenir ces 20 francs. C'est le prix, n'est-ce pas, messieurs, d'une consultation verbale d'avocat ?

—Les avocats n'ont pas de tarif, répartit l'un des interlocuteurs ; ils s'en rapportent à l'appréciation de leurs clients. Nous vous répétons que M. P. . . . père, est décédé depuis longtemps, jouissant d'une fortune considérable, et que certainement il n'aurait pas voulu être payé d'une consultation verbale.

Mais moi, messieurs, reprit l'étranger, je veux payer ma dette et remercier le savant jurisconsulte. Veuillez me donner l'adresse de son fils.

L'adresse demandée fut donnée. L'inconnu s'éloigna en remerciant et se dirigea vers la demeure de M. P. . . . fils, aussi avocat, qui aura été certainement touché de ce profond souvenir d'un plaideur de trente ans, et l'aura prié d'offrir aux pauvres l'honoraire dû à son père.

Le fait est assez rare pour que nous l'ayons cru digne d'être publié.

\* \*

Si vous voulez satisfaire cette grande ambition de servir utilement l'Eglise et votre pays, le meilleur moyen c'est d'être le premier de votre profession. Si vous êtes avocat, soyez bon avocat ; si vous êtes soldat, soyez bon soldat ; si vous êtes médecin, devenez le premier médecin ; si vous êtes prêtre, soyez bon prêtre. Ne me parlez pas des prêtres qui veulent une autre gloire que d'être prêtres.

L'abbé HENRI PERREYVE.

\* \*

ON NE S'ABAISSÉ JAMAIS EN RÉPARANT SES TORTS.—M. Augustin Cochin, dans un discours qu'il prononçait au Cercle Catholique de Paris,

à l'occasion de la mort de l'abbé Henri Perreyve, cite ce trait touchant du R. P. Lacordaire, qui lui aurait été raconté par M. l'abbé Bernard, aumônier du lycée Saint-Louis, et intime ami du jeune prêtre dont la mort a laissé de si universels regrets.

L'abbé Bernard avait conduit l'abbé Perreyve dans la cellule du P. Lacordaire, où il était entré, ainsi qu'il l'avouait souvent, avec une certaine répugnance, ayant toujours redouté la domination, fût-ce celle du génie.

Un jour même l'illustre dominicain, à l'une des premières visites, le plaisanta, le reçut assez mal, et le jeune homme se promit de n'y plus retourner. Quel ne fut pas son étonnement lorsque, le lendemain, il entendit frapper à la porte de sa chambre d'étudiant, et, se retournant, il vit se dresser devant lui l'imposante stature du P. Lacordaire ?

“ Mon enfant, lui dit gravement le célèbre religieux, hier j'ai manqué de politesse et de charité envers vous ; je me suis reproché cette faute, je ne veux pas la porter plus longtemps, et je viens vous demander pardon.”

---

—Voici une parole d'or de saint Ignace ; elle s'adresse à ceux qui veulent placer hors de Dieu leur bonheur : Vous cherchez des délices, vous ne trouverez que des apparences. *Invenietis apparentes delicias.* Il n'était pas capable de s'illusionner en disant cette parole, ce grand homme, ce grand capitaine, ce grand saint. Il avait été, lui aussi, homme de plaisir ; il avait voulu tout goûter, il n'avait trouvé que déception. Il se donna à Dieu, et, malgré les privations et les pénitences, il surabondait de joie.

---

ON DOIT LA JUSTICE A TOUS, BÊTES OU GENS, N'IMPORTE.—Dans une chronique manuscrite de Brenwald, prévôt d'Embrach, dont une copie est conservée à la bibliothèque de Zurich, on lit la curieuse légende que voici :

“ L'empereur Charlemagne revenait un jour d'une battue dans la forêt contre des loups et des sangliers, et s'appêtait à dîner, quand soudain la cloche de son palais se fit entendre.

“ Il envoya un page pour savoir de quoi il s'agissait.

“ Un instant après, le page revint tout effaré. Il avait vu un serpent qui, tenant la corde dans sa gueule, faisait sonner la cloche comme aurait fait un être humain.

“ Certes, le cas était extraordinaire. Charlemagne se leva de table.

“ —Je dois, dit-il, la justice à tous. Bêtes ou gens, il n'importe.

“ Accompagné de toute sa cour, l'empereur se dirige vers la colonne. Il trouve en effet un serpent qui, à son arrivée, cesse de sonner et le

regarde avec une expression au-dessus de sa nature ; puis l'animal se met à ramper devant lui en tournant la tête de son côté, comme pour l'inviter à le suivre.

“ Charlemagne se rend à cet appel muet. Le serpent le conduit ainsi jusqu'au bord de la Limmat, près du trou dans lequel il faisait son gîte et déposait ses œufs. Un énorme crapaud s'en était emparé dans l'absence du propriétaire, et c'était pour rentrer en possession de son domicile que le serpent avait invoqué l'intervention de l'empereur.

“ Ce recours ne resta pas vain. Charlemagne eut bientôt jugé l'affaire. Immédiatement le crapaud usurpateur fut arraché du trou, condamné au feu et exécuté séance tenante.

“ Cela fait, Charlemagne alla retrouver son dîner avec la satisfaction d'un devoir accompli.

“ Trois ou quatre jours après, encore à l'heure du dîner de Charlemagne, une visite fort inattendue se présenta dans la salle du festin ; c'était un serpent, le même qui avait invoqué si heureusement l'auguste justicier. Chacun le reconnut : aussi se garda-t-on bien de faire aucun mal à ce client de l'empereur. Il s'avança d'un air respectueux, en serpent qui sait vivre, et sautant légèrement sur la table, il déposa dans un riche bocal qui faisait partie du service, une magnifique pierre précieuse, après quoi il sortit avec modestie, comme il était entré.

“ Frappé d'un tel prodige, Charlemagne fit bâtir sur le bord de la Limmat, à l'endroit où s'était accompli l'acte de justice, une église que l'on appela *l'église de l'eau* (*Wasserkirch*), et qui reste comme un monument de cette surprenante aventure.”

N'est-il pas facile de voir, dans ce naïf récit conservé par un vieux chroniqueur, un hommage à cette souveraine équité devant laquelle tous étaient égaux, grands et petits ? Charlemagne faisant respecter le principe de la propriété, même en faveur du dernier des animaux, en faveur d'un misérable reptile, n'est-ce pas le haut justicier qui n'aurait pas permis la violation du droit, même chez le plus humble de ses sujets ?

Combien d'autres légendes renferment pareillement, sous leur forme naïve, une moralité bonne à recueillir !

E. CHAUFFARD.

Statistique empruntée au rapport d'un savant de Londres.

Le docteur Lankaster a relevé le chiffre des femmes qui ont péri victimes du feu, en 1865, dans le Royaume-Uni. Ce chiffre, le croirait-on ? s'élève à plus de *trois mille* !

Le docteur Lankaster en rend responsable l'ampleur des crinolines. Il

constate que la moyenne des morts que la crinoline occasionne est de soixante par semaine. Depuis l'introduction de cet engin dans la toilette féminine, les cas ont à peu près triplé.

“ Il faut souffrir pour être belle,” disait une jeune personne que l'on venait d'arracher à grand'peine à la mort.

---

Il se publie en ce moment dans la Grande-Bretagne, 1,257 journaux, dont 226 à Londres. En 1856, c'est-à-dire il y a dix ans, il n'y avait, dans tout le Royaume-Uni, que 734 journaux ; l'accroissement pour les dix ans est donc de 523 feuilles. Le nombre actuel des magazines et revues est de 537, dont 106 s'occupent exclusivement de religion.

---

—En 1865, une opulente dame espagnole, en quittant l'audience du Saint-Père, a déposé sur la table, avant de se retirer, un crucifix estimé cinquante mille francs ; et comme elle s'en allait sans rien demander, Pie IX, ému jusqu'aux larmes, lui donna le crucifix d'ébène et d'ivoire devant lequel il avait coutume de prier, et lui dit : “ Ma fille, prenez celui-ci ; je l'ai rapporté de l'exil.”

---

TESTAMENTS EXCENTRIQUES. — Les testaments excentriques ne manquent pas en Angleterre. On en jugera par les exemples suivants :

John Hodge laissa vingt shillings par an à un pauvre homme dont l'office consistait à tenir le peuple éveillé pendant les heures de services et à chasser les chiens hors du temple.

Henri Green, de Melbourne (Derbyshire), a légué chaque année quatre gilets verts (*green waistcoats*), doublés de soie verte, à quatre pauvres de la paroisse.

Thomas Grays a donné l'ordre formel de fabriquer pour les pauvres des gilets et des vêtements gris (*gray*).

John Nicholson, papetier à Londres, destina la totalité de sa fortune aux personnes portant le nom de Nicholson dans la Grande-Bretagne et l'Irlande.

Un gentleman du Lancashire léguait “ une once de modestie aux rédacteurs du *London Journal and Free-Briton*.”

Un autre testateur léguait à l'un de ses amis dix mille (ici l'héritier tournait le feuillet) dix mille remerciements.

Un oncle laissait à son neveu onze cuillers d'argent : “ Si je ne donne pas la douzaine, il doit savoir pourquoi.” Le neveu avait volé la douzième cuiller.

Sir Joseph Jekyll légua toute sa fortune à l'Etat, afin de payer la dette nationale, ce qui fit dire à lord Mansfield : “ C'est absolument comme si

Joseph Jekyll voulait arrêter le courant de la Tamise avec le fond de sa perruque."

\* \* \*

— Le chroniqueur scientifique de la *Patrie* nous apprend qu'une paire de gants, avant d'être menée à bonne fin, doit subir *deux cent dix-neuf* opérations ; il les énumère ainsi :

Recepage de la peau en poil, — battage de la même peau, — triage pour la mise en mégisserie, — mise en trempe, — mise en chaux, — dépoilage, — façons, — travail du chevalet, du foulon, — mettre boire la peau, — la peau en confit, — l'habillage de la peau, — étendage, déplissage, décrochage, mise en paquet, — mouillage, — broyage, — palissonnage, — mise en paquets — rebroyage, — redressage, — la recette, — le long-large, — a mise en paquets ; c'est-à-dire un total de vingt-quatre manipulations pour la seule mégisserie.

Or, après la mégisserie, vient la teinture ; après la teinture, la coupe ; après la coupe, la couture ; après la couture, la mise en douzaine et l'expédition. Des vingt-quatre manipulations dont la mégisserie à elle seule se compose, il en est une, celle que je nomme la *peau en confit* et qui exige que cette peau passe onze fois par les mains ; pour les façons, elle y passe cinquante-six fois ! En voilà assez, n'est-ce pas, pour vous édifier sur l'étendue du travail que nécessite la confection d'un produit industriel si promptement mis hors de service, — par bonheur pour les fabricants.

Une peau, avant d'être complètement mégissée, doit passer cent trente-huit fois par les mains ; la teinture entraîne dix-huit manipulations, la coupe trente-quatre, la couture dix-sept, la mise en douzaine et l'expédition douze.

\* \* \*

— Un sergent-major du 101<sup>e</sup> de ligne lisant le rapport au colonel :  
" Les sapeurs A. B. C. D. sont consignés huit jours parce qu'ils ont hué un gendarme."

Le sous-officier, un peu ému, a fait une liaison dangereuse, il a prononcé :  
*Ils ont tué*, au lieu de : *Ils ont hué*.

*Le colonel.* Comment ! huit jours de consigne pour avoir tué un gendarme !

*Le sergent-major* (précipitamment : Avec une *h*, mon colonel, avec une *h*.

*Le colonel* : avec une hache... ! quinze jours de prison à l'adjudant de service pour avoir laissé sortir ces hommes avec leur hache.

\* \* \*

— Voici un petit dialogue qui se passe n'importe où.

*Le cuisinier.* — Je n'ai pu acheter ce saumon.

*Le docteur.* — Pourquoi ?

*Le cuisinier.* — Un électeur le marchandait.

*Le docteur.* — Prends ces cent écus et va m'acheter le saumon et l'électeur.

\* \*  
\*

— *Aux cours de pyrotechnie.* Le sous-officier instructeur : *Fusée à la Congrève.* Inventée en 1788, perfectionnée par W. Congrève, qui lui donna son nom, cette fusée est très-meurtrière et est employée surtout dans les sièges.

Un artilleur alsacien : “ la très-meurtrière . . . , c'est pourquoi on l'appelle à la *qu'on crève.* ”

\* \*  
\*

— Certain bohémien était d'une repoussante malpropreté ; aucuns soins de toilette ni de personne ; il n'avait jamais touché une baignoire ou une brosse ; il avait l'horreur de l'hygiène.

Un jour qu'on lui reprochait un vilain trait.

— Je ne l'ai pas commis, répondit-il, vous pouvez m'en croire : je m'en lave les mains !

— Une fois n'est pas coutume, lui répondit son interlocuteur.

La discussion s'envenima, et mon bohémien reçut une volée de coups de canne vertement appliquée.

— Dieu merci ! s'écria un des assistants, son habit aura été battu une fois dans sa vie !

Et comme le battu s'en allait tout doucement sans regimber :

— Il n'a pas même de l'amour-*propre* ! dit en riant un brossier.

\* \*  
\*

— Deux marchands d'une même ville, jaloux l'un de l'autre, vivaient dans une inimitié complète. Le plus jeune des deux, rentrant en lui-même, se repentit d'avoir dénigré un confrère et, poussé par les bons conseils d'un prêtre de ses amis, se décida à faire les premiers pas vers une réconciliation. “ Mais comment faire cependant ? demanda-t-il à son ami ; ne me repoussera-t-il pas ? — Le meilleur moyen, reprit le prêtre, est celui que je vais vous indiquer ; chaque fois qu'il vous arrivera un chaland et que vous ne pourrez pas l'accommoder de suite, recommandez-lui votre voisin et adressez-le-lui immédiatement.—Ainsi fut fait. L'autre marchand, étant informé par les acheteurs de la personne par laquelle ils lui étaient envoyés, fut si frappé de la conduite généreuse d'un homme qu'il considérait comme son ennemi qu'il se rendit incontinent chez lui pour le remercier ; les yeux pleins de larmes, il lui demanda pardon de la haine qu'il lui avait montrée si longtemps et le supplia de l'admettre au nombre de ses meilleurs amis. C'est ainsi que les principes chrétiens réunirent ceux que l'intérêt et la jalousie avaient tristement divisés.

\* \*  
\*

— C'était à l'époque de la guerre de Crimée. Dans le...—mettons le 101<sup>e</sup> régiment de ligne—se trouvait un pauvre diable de conscrit basque

auquel le sergent instructeur n'avait jamais pu apprendre quoi que ce soit.

Il était gauche, maladroit, ahuri, idiot, portant l'arme quand on lui disait de la présenter, la présentant au lieu de la porter, marchant au commandement fixe, restant en place à l'ordre du pas accéléré, éborgnant ses camarades du bout de sa baïonnette, incapable même de se livrer aux exercices subalternes de la corvée.

Que faire d'un pareil rustaud ?

Lorsque le régiment partit pour Sébastopol, on le laissa en France ; mais le brave 101<sup>e</sup> ayant été décimé dans je ne me souviens plus quel combat, sous les murs de la ville, on envoya tous les hommes du dépôt pour ses cadres.

Notre conscrit se met donc en route, et, six mois après, revient... avec le ruban de la Légion d'honneur.

Les gens qui le connaissaient ne pouvaient en croire leurs yeux.

—Comment as-tu fait ton compte ?

Et lui de répondre avec l'accent et dans le style que les vaudevillistes prêtent à leurs troupiers, accent et style qui se rapprochent beaucoup plus de la vérité qu'on ne croit :

—Moi, je ne sais pas. On m'a embarqué à bord d'un bateau qui fumait tant que j'en ai eu mal au cœur.

—Après ?

—Après ? Attendez un peu. Je suis arrivé dans un pays où tous les hommes s'habillent en carnaval.

—Ah ! oui, les Turcs !

—Les Turcs, possible. Pour lors on m'a encore trimballé dans un autre bateau qui fumait, et en débarquant on m'a fourré au fond d'un trou avec mon fusil et une pioche. Donc, un jour que je piochais, voilà un tas d'individus qui tombent sur moi et sur les camarades. L'un d'eux, un grand animal auquel je n'avais jamais rien fait et qui ne parlait même pas français,—un sauvage, quoi !—me marche sur le pied. La fureur me prend, je l'appelle propre à rien, je tape dessus, je t'en tue un, deux, trois, comme qui dirait huit ou dix approximativement. " Mais—que crie le lieutenant—tu es un brave ! " Il paraît que je m'étais couvert de gloire. C'est pour ça qu'on m'a décoré.

\* \*

—Dernièrement, un jeune élégant entre au café Anglais à Paris, s'installe à une table, fait un modeste déjeuner, demande l'addition, et, pendant que le garçon va la prendre au comptoir, il escamote prestement un couvert d'argent.

Malheureusement pour lui, le garçon s'aperçoit de l'évolution : il dit quelques mots à la dame de comptoir, qui reprend tranquillement la plume, ajoute sur la note le prix du couvert, et la remet au garçon qui l'apporte respectueusement au cocodès.

Celui-ci rougit beaucoup, ne souffle pas mot et solde l'addition telle quelle, heureux d'en être quitte à si bon compte. Le garçon le reconduit poliment jusqu'à la porte du café et lui dit en s'inclinant :

— Quand monsieur voudra prendre quelque chose ici, qu'il ne se gêne pas.

Pick-pocket court encore...

## LE CHIEN DE SUCRE.

*Dieu pardonne à l'aumône, mon enfant.*

### I.

On a suffisamment répété que l'enfance est le plus bel âge de la vie ; on n'a pas dit assez que c'est l'âge des plus grandes joies, des plus grandes douleurs, je dirais presque, si je l'osais, des passions les plus grandes. En effet, souvenez-vous avec moi... c'est si bon de se souvenir !

Quand nous avons dix ans (hélas ! qui ne voudrait les avoir encore ?), quand nous étions dans la petite classe et que venait la distribution des prix, quelle impatience ! quelles angoisses ! quelles tortures après un insuccès ! Quelle allégresse après un triomphe ! Et notez que tout cela, c'était bien plus vif encore chez nous... les tout petits... les derniers inscrits sur la mystérieuse liste. On nommait les philosophes et les rhétoriciens en premier... Tout de suite ! Ils n'avaient pas eu le plaisir d'attendre... la chatouilleuse anxiété qui, descendant nom par nom l'échelle des classes, gardait toute sa saveur, tout son raffinement, toute sa plénitude pour la dernière... pour nous autres, pauvres petits éléments qui depuis trois heures étions là... qui avons entendu le discours latin du rhétoricien sans en comprendre un mot... (encore un honneur de plus !) qui avons vu défiler devant nous tous les fronts couronnés... écouté toutes les fanfares de l'orchestre fourni par la bande des musiciens... assisté à toutes les péripéties de ce grand drame annuel, de cet autre jugement dernier.

Puis venait notre tour... enfin ! Comme on devenait immobile et béant tout à coup ! Comme on s'enfonçait les ongles dans la paume de la main ! Comme on avait le cœur affreusement serré ! Et si l'on entendait son nom retentir... on se redressait tout d'un bon... on descendait majestueusement les marches de l'estrade... on était ivre... fou d'orgueil et de joie ! Mais quel désenchantement, au contraire, quelle tristesse si l'interminable liste en arrivait au dernier nom sans que le vôtre eût été prononcé !... Quelle poignante humiliation ! On ne pleurait pas, non ! mais les larmes vous retombaient en dedans sur le cœur. Jamais ministre croulant, jamais héros vaincu n'ont éprouvé de ces tortures-là ! Comme